

Culture & Savoirs



HYPÉRION, DE FRIEDLICH HÖLDERLIN, MIS EN SCÈNE PAR MARIE-JOSÉ MALIS, A ÉTÉ PRÉSENTÉ L'ÉTÉ DERNIER AU FESTIVAL D'AVIGNON. PHOTO NATHALIE STERNALSKI/MEDIA ACCESS

SPECTACLE VIVANT

« Le théâtre dort, notre travail est de le réveiller »

Marie-José Malis, la nouvelle directrice du Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), évoque sans détour sa conception du théâtre public, un lieu de création et de laboratoire de la pensée non-stop. Et parle de refonder l'institution.

Marie-José Malis succède à Didier Bezace au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Elle y présente *Hypérion*, d'Hölderlin, qui fut vertement accueilli par une grande partie de la critique lors du dernier Festival d'Avignon. Aux manettes d'un des théâtres historiques de la décentralisation en banlieue, elle a convié, pour cette nouvelle saison, Rodrigo Garcia, Jérôme Bel, Valérie Mréjen, Benoît Lambert, Maguy Marin ou encore Matthias Langhoff. Tout au long de l'année, de nombreux débats, rencontres ponctueront la saison. Qui s'annonce extrêmement dense.

« Dans le manque, monte un désir », écrivez-vous dans le programme de la prochaine saison de la Commune. Parlons désir...

MARIE-JOSÉ MALIS Le mien a toujours été de lier l'aventure théâtrale à un lieu. Le théâtre est avant tout une adresse aux gens et mon expérience en compagnie, dans des théâtres différents, ne se faisait qu'en traversant les lieux, sans jamais avoir la possibilité de réfléchir à qui on s'adresse. Me plaisait

l'idée qu'une architecture, un cadre urbain créent des formes. L'exemple le plus frappant, c'est Brecht. Il s'adresse au prolétariat, travaille avec lui, et il invente une forme historique de théâtre. Ma génération a beaucoup été dans la critique de l'institution et très peu investie dans l'institution avec le désir. C'est de notre responsabilité de transformer ces lieux où l'on puisse faire du théâtre à plein régime, être vertueux, poser des actes justes et bons envers nos

pairs. J'avais ce désir de sortir de la critique et de participer à ce moment de renouvellement de décentralisation. Historiquement, la décentralisation a été faite par des artistes. Ce fut un acte collectif générationnel décisif. Depuis, les artistes n'ont pas contribué à travailler à cette aventure. Nous avons hérité de ces théâtres, il est temps de réfléchir à une nouvelle manière de fonctionner. Si ce n'est pas nous qui renouvelons cette aventure aujourd'hui, qui le fera ?

L'institution suivra-t-elle ?

Il est de la responsabilité du ministère de la Culture d'accompagner, d'impulser ce mouvement puisqu'il



Jean-Pierre Muller/AFP

Marie-José Malis
Directrice
du Théâtre de
la Commune

« Le théâtre dort, notre travail est de le réveiller »
est porteur du cahier des charges. Il nous faut engager avec lui un dialogue dialectique. Rodrigo Garcia (nommé au Théâtre des 13 vents à Montpellier) a imposé le cahier des charges avec l'accord du ministère. Mais les textes ne suivent pas. À nous de penser une refondation structurante de l'institution théâtrale.

Comme Villeurbanne en 1968 ?

MARIE-JOSÉ MAL : Oui, mais en mieux ! Le Théâtre de la Commune pourrait, devrait être une des instances de réflexion pour refonder le théâtre.

Mais encore ?

MARIE-JOSÉ MAL : Redonner confiance dans le désir, aller jusqu'au bout. C'est cette dimension que je cherche : mon-

« Il nous faut combattre un théâtre identitaire qui conforte les gens dans l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, qui leur sert des idées qu'ils partagent déjà. »

trer comment le théâtre ne renonce pas à l'absolu. Ainsi Rodrigo Garcia, dans le registre du scandale, de la provocation, ou Jérôme Bel, dans le registre du minimalisme, veulent pousser le théâtre dans ses limites parce que « *le théâtre peut sauver le monde* », comme le dit Jérôme Bel. Si l'on va jusqu'au bout de nos passions, de nos émotions, alors le Théâtre de la Commune deviendra un sacré lieu. Un lieu hospitalier, un lieu de la parole, de la convivialité, avec de l'utopie à tous les étages !

Votre compagnonnage avec le philosophe Alain Badiou ?

Il a été un carburant essentiel dans ma vie. Il a vu mes spectacles et m'a confié que, depuis Vitez et Schiaretti, il n'avait plus vu du théâtre comme lieu où s'opère la transformation du monde. Nous avons toujours échangé à l'occasion du théâtre, sur des questions politiques. Les questions politiques dans le théâtre de Kleist ou d'Hölderlin sont les mêmes que nous nous posons aujourd'hui : comment s'émanciper de la figure de l'État ? On peut penser qu'aujourd'hui nous sommes dans la répétition de séquences insurrectionnelles mais il faut se pencher sur les vertus de penser. Examiner les échecs, déplier, tirer les conséquences, faire de nouvelles hypothèses... Badiou m'apporte là, à cet endroit. Je fais un théâtre qui déplaie de nouvelles hypothèses.

Parlons de votre désir esthétique...

MARIE-JOSÉ MAL : Politiquement, je cite Brecht, Gabriel Garran et, de fait, mon

théâtre n'est pas du tout militant, à message. C'est un théâtre de la forme qui penche plus du côté de Meyerhold, un théâtre de la révolution, mais Meyerhold s'est fait sortir de la révolution parce que son théâtre était jugé trop esthétisant. Je pense que c'est par la forme qu'on transforme le monde. Quand on veut transformer le monde, notre devoir est d'apporter des formes nouvelles. Van Gogh n'a pas fait autre chose. Il voulait une plus grande fraternité, une plus grande communion. Je fais un théâtre de la forme et il nous faut combattre un théâtre identitaire qui conforte les gens dans l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, qui leur sert des idées qu'ils partagent déjà. Il existe un théâtre conformiste de gauche, un théâtre explicitement scandaleux. À ce titre, le théâtre militant est un théâtre de la consolation. En revanche, un théâtre qui se demande à chaque instant comment être du côté du possible, il en est très peu.

Cela passe-t-il par redonner chair et sens au « collectif » ?

MARIE-JOSÉ MALIS : Ce qui peut faire le collectif – cette production d'un discours complexe –, c'est la clarté de nos pensées. Je revendique un théâtre de la pensée, des formules très claires qui nous remettent en joie. Le travail de Creuzevault (qui présente en ce moment *le Capital et son singe*, d'après Karl Marx à la Colline) m'intéresse de ce point de vue. Mon théâtre n'est pas rituel comme celui de Régy, il est sans rituel. Je me situe avant même le partage des eaux, avant l'obscurité de la salle, au moment où les acteurs découvrent la salle comme une salle de service. La salle est un contenant commun. On est tous dedans, il n'existe pas la position d'autorité de l'acteur sur le public. Ce n'est pas un théâtre didactique mais un théâtre adressé. Les acteurs parlent vers la salle et témoignent de la parole du poète – parce qu'ils la pensent en termes de conséquence pour leur vie. Une fois acceptée l'absence de code, les gens sont bouleversés. Ils ressentent comment un acteur véhicule ce qui vaut pour lui, pour eux, pour tous. Ça crée une fraternité. On est convoqué au même plan de la pensée devant un texte. C'est ce qui s'est passé à Avignon.

Justement, votre mise en scène d'Hypérior au Festival d'Avignon a été fraîchement accueillie...

MARIE-JOSÉ MAL : La moitié de la salle a refusé le spectacle. L'autre moitié a pensé : ça, c'est du théâtre. La représentation théâtrale construit le spectateur. Si on le retrouve à la sortie identique à l'entrée, c'est qu'on ne fait pas du théâtre. Si on ne transforme pas le spectateur, c'est que l'on a échoué. C'est pour ça que je parle de joie. Joie des acteurs qui savent que le texte d'Hölderlin va les porter vers de nouveaux possibles. Joie du public, aussi. Au maximum de l'adversité, j'ai vu du public manifester sa joie. Mon intention n'est pas de le diviser. Je ne suis pas arrogante. Mais je suis prête à

payer le prix de cette division. Je pense que le théâtre dort et notre travail est de le réveiller parce qu'on veut réveiller le monde. Que ça déplaise, heurte des habitudes, ce n'est pas un problème. Être minoritaire non plus. Pasolini disait qu'un artiste qui n'est pas minoritaire, porteur de pensées qui scandalisent, qui viennent défaire le conformisme de gauche, ne fait pas son boulot. La question est que des artistes minoritaires – dont je suis – peuvent et doivent diriger des lieux. Un des facteurs d'hystérie du Festival d'Avignon consistait à faire mon procès comme directrice du Théâtre de la Commune d'Aubervilliers...

Comment envisagez-vous vos nouvelles fonctions dans ce lieu chargé d'histoire ?

MARIE-JOSÉ MALIS : Je parle sur le temps et sur une nouvelle énergie. Je parle beaucoup au public. Il faut rassurer les gens, se faire confiance. Ce qu'ils vont voir sera peut-être différent, nouveau... C'est déconcertant, pour tous, et tout le monde peut être dans le même état de trouble. Il faut se faire confiance sur l'idée que, les artistes, nous sommes émus par la question du pour tous. Les signes du sensible sont là. Si l'on écoute et l'on regarde, c'est très simple. La langue d'Hölderlin est une belle langue. Si l'on se dit « *ça ne parle pas fort* », ou n'importe quoi d'autre... Les préjugés ne permettent pas la réception d'une œuvre. Il faut constituer un public. C'est une des tâches que je me donne. Si dans trois ans je n'y suis pas arrivée, j'en prendrai acte. Je crois qu'il y a l'œuvre que l'on fait soi-même et toute une saison à porter qui est riche, dynamique, qui présente un état du théâtre total. Je suis une spectatrice très libre, voilà pourquoi j'ai invité tout au long de l'année des artistes allumés, éperdus, qui cherchent, à leur manière, quel théâtre faire aujourd'hui.

Prête au combat ?

MARIE-JOSÉ MAL : Étrangement, Avignon m'a fait du bien. Je m'en serais passée mais ça m'a permis de mieux comprendre qui j'étais. J'ai toujours été en opposition dans ma vie, un peu irréductible et j'ai toujours fait ce que je voulais. De ne pas participer à la puissance et à la gloire avignonnaise ne m'a pas blessée mais a éclairci les termes du combat. Ce qui m'a confortée, ce sont les déclarations de jeunes artistes vers le spectacle et ce que nous tentons de faire ici. Ma position opiniâtre, tranquille, a créé une sorte d'identification chez des jeunes créateurs. On aime les représentants de l'institution quand ils se battent, quand ils affirment qu'elle n'est pas le lieu du renoncement. Mais celle où l'on peut exercer son propre désir...

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
MARIE-JOSÉ SIRACH**

Hypérior, du 26 septembre au 16 octobre. Durée estimée : trois heures sans entracte.
Réservations : 01 48 33 16 16.